

Que peut dire la phénoménologie par rapport à la logique ?*

ALBINO ATTILIO LANCIANI

Paris, le 14 janvier 2006

DU CÔTÉ des philosophes, la phénoménologie se présente souvent comme une grille d'interprétation et de compréhension applicable à la totalité des « faits du monde ». Il serait plus juste de dire que la phénoménologie dégage le « phénomène du monde ». Mais un tel phénomène, comme d'ailleurs tous les phénomènes dont s'occupe la phénoménologie, sont, en dernière instance, la manifestation d'une essence.

Pour fixer cela sous forme d'axiome, vaut, en phénoménologie, le principe suivant lequel à chaque intuition empirique (*erfahrende*) correspond, en droit, une intuition d'essence (*Ideen* § 3). Si on laisse de côté provisoirement tout ce qui touche à la mise en place et à la mise en œuvre, assez complexes, de cette intuition eidétique – mentionnons pour mémoire la nécessité de l'épochè phénoménologique et transcendante qui en constitue la condition *sine qua non* –, cette discipline eidétique qu'est la phénoménologie, se veut en principe praticable aussi bien sous la forme d'une analyse des sciences, quelles qu'elles soient, que des diverses formes de praxis humaine. La fécondité de la phénoménologie se déploie ainsi sous la forme de *phénoménologies de...* : « Phénoménologie de la perception » (M. Merleau-Ponty), « Phénoménologie de l'expérience esthétique » (M. Dufrenne), ces titres n'ont rien d'anodin. Mais à s'en tenir là, la phénoménologie risquerait de n'être qu'une philosophie de plus, qui, en quelque sorte, jetterait sur le monde son filet, pour tenter d'en reconstituer les axes fondamentaux. Ou pour le dire autrement, si la phénoménologie se limitait à la description des phénomènes

* Je remercie Carlos LOBO – l'un des composants, comme moi, du comité scientifique de l'Association pour la promotion de la phénoménologie – pour avoir bien voulu corriger ce texte et le rendre présentable. Par surcroît, ses remarques m'ont permis également de mieux comprendre ces questions. Evidemment il n'est pas à connaissance de cette note de remerciement et il n'a pas pu corriger les fautes éventuelles que celle-ci pourrait présenter. Il m'aurait donc fallu trouver un autre francophone pour corriger cette note. Mais, j'aurais dû le remercier... Bref, je ne pouvais pas me permettre de rencontrer un problème logique dès la première note de cet exposé. Je me résigne à courir le risque.

Je remercie aussi M. ANDREATTA, Y. ANDRÉ et F. NICOLAS car leurs remarques, à la conclusion de cet exposé, m'ont permis d'avancer dans la compréhension de ce qu'il faut pour permettre une communication fructueuse entre disciplines différentes.

tels qu'ils apparaissent dans notre pratique, on ne serait pas dans une situation si différente de celle que B. Croce décrivait à propos du marxisme : « des bonnes lunettes pour regarder l'histoire ». De manière encore plus problématique, si l'on se tourne vers les sciences, on serait en présence d'une sorte de « biologie empirique » prétendant caractériser de la manière la plus descriptive possible les phénomènes de la vie, une biologie débarrassée de toutes les « constructions théoriques » qui entravent l'exercice d'une claire vision (*Einsicht*)¹. Mais, depuis sa fondation par E. Husserl, la phénoménologie avance une prétention bien différente : celle d'être *science des sciences* ; non pas au sens où elle serait une sorte d'« hyper-science » supposée regrouper et placer sous son contrôle toute science particulière, chacune s'occupant d'étudier une « famille » de phénomènes. La phénoménologie prétend plutôt enquêter sur le sens des sciences, et décrire leurs articulations plus ou moins cachées, non pas en position de surplomb, mais à même pratique scientifique. L'attitude phénoménologique comporte donc à ses débuts quelque chose de fortement programmatique. Si elle revendique le titre de « science », *c'est au sens où la philosophie première est science des sciences*. Outre le fait que cela représente quelque chose d'assez révolutionnaire et encore plus aujourd'hui où la tendance dominante se caractérise au contraire par une course effrénée des philosophes *après* les sciences, dans l'espoir d'en recevoir en retour les attestations requises de rigueur méthodique.

Sans chercher à engager de vaines polémiques, l'on peut dire que, dès le début la phénoménologie, de la façon la plus neutre possible, fut conduite, du fait de cette situation, à s'interroger sur les mathématiques et sur la logique, considérées comme sciences reines et modèles de toute approche rationnelle de la réalité. L'utilité et le sens de la phénoménologie ne se manifestent nulle part aussi nettement, telle est du moins ma conviction, qu'en ce moment historique précis où mathématiques et logique font elles-mêmes l'épreuve de la nécessité du programme qui est celui de la phénoménologie. On peut noter, à ce propos, que la plupart des ouvrages publiés du vivant de Husserl portent la marque de cette préoccupation « logique », ou du moins, se laissent-ils ranger dans le rayon des recherches consacrées au « sens et à l'interprétation » de la logique. Même un ouvrage, en apparence aussi éloigné de ce type de préoccupation, que les *Méditations cartésiennes*, ne devrait pas se lire autrement, comme le soutenait Husserl lui-même, qu'un texte mathématique. Nous sommes une fois encore en présence d'une attitude double : si en un sens la phénoménologie se présente de prime abord comme une simple élucidation réflexive de la pensée mathématique aussi bien que logique, en un autre sens, elle est porteuse d'éléments critiques qui lui permettent de tenter quelque chose de plus et ce « plus » est bel et bien *l'édification d'une véritable logique phénoménologique*. Par logique phénoménologique j'entends, en l'occurrence, une logique vraiment fondamentale, capable de se mesurer aux logiques traditionnellement acceptées,

1. Le caractère problématique d'une telle position réside tout entier en ceci que la biologie est une science qui relève, comme toutes les autres lorsqu'on essaie de les comprendre, d'une structure idéale et que cela aussi, nous y reviendrons, indique un thème d'analyse phénoménologique.

pourvues de leur outillage, et de faire preuve, dans le traitement des problèmes, de capacités plus fines. Ce qui n'interdit pas, tout au contraire, qu'il y ait des logiques phénoménologiques possibles « d'ordre supérieur », qui se rapportent à des structures beaucoup plus compliquées, en ce sens qu'elle se mesurent à des objets fort stratifiés. Si je dispose de suffisamment de temps, ou, peut-être, lors de la discussion, j'aimerais revenir, en particulier, sur la notion de *Stiftung*, qui a été prise en charge de façon très approfondie, dans le milieu phénoménologique de langue française, par Marc Richir, ce qui l'a conduit à proposer le concept d'*institution symbolique*.

Je passerai outre les problèmes concernant l'orthodoxie de cette interprétation de la pensée de Husserl, pour en venir directement à ce qui constitue le cœur de mon exposé. Pour ce faire, je vous propose le chemin suivant – un chemin, sans doute, parmi d'autres.

Le tournant central de la phénoménologie husserlienne se produit dans le premier ouvrage d'envergure de Husserl, à savoir les *Recherches logiques*, qu'il conviendrait de lire comme une proposition de logique, non pas alternative, mais complémentaire, de la logique mathématique que cette époque voit naître. Le cœur de cet ouvrage est ainsi représenté par la *Troisième Recherche, Zur Lehre von den Ganzen und Teilen (La doctrine du tout et de la partie)*. Une remarque de caractère général : cette recherche est assez courte et semble se poursuivre dans plus d'une direction à la fois. Il s'agit de deux chapitres dont le dernier contient une ébauche de structuration déductive, d'ailleurs rapidement interrompue.

Si l'on en résume brièvement le contenu, il faut rappeler que Husserl s'y attache à dégager les relations logiques capitales qu'il y a entre des objets en général. Quels objets ? La notion d'objet est ici prise au sens le plus large possible, puisque est un objet tout contenu possible d'expérience. Mais, et c'est cela le plus important, Husserl y aborde aussi les relations, qui sont, pour ainsi dire « intérieures » aux objets, et qui en font un TOUT. Concernant l'objet ainsi considéré, c'est-à-dire comme un TOUT, la question que pose Husserl et à laquelle il essaie de répondre est on ne peut plus claire : comment ce tout, c'est-à-dire cet objet dont j'ai tel ou tel type d'intuition (ou expérience), s'articule-t-il d'un point de vue logique ?

Rappelons à grands traits les distinctions proposées par Husserl à cet égard : il faut distinguer à l'intérieur de ces TOUTS, de ces *Ganzen*, les parties indépendantes – les fragments (*Stücke*) – et les parties non-indépendantes (*Momente*). Il n'est pas inutile de préciser que la validité de ces analyses ne relève aucunement d'une vérification d'ordre psychologique. Rappelons la critique acérée du psychologisme qui caractérise les *Recherches Logiques*. Soit, par exemple, ce que Husserl nomme « partie indépendante », c'est-à-dire susceptible d'une « représentation séparée » – par exemple, « une tête de cheval ». Une telle caractérisation ne concerne pas la manière contingente dont l'objet en question est conçu, mais l'objet lui-même, le contenu de l'expérience. Il en va de même, évidemment, pour ce qui concerne les parties non-indépendantes. Soit, par exemple, le moment couleur par rapport à une surface colorée. Tel est l'exemple habituel, mais on aurait pu employer tout aussi bien cet autre exemple, beaucoup plus dangereux : celui du moment « extension »

par rapport au « corps ». De même qu'on ne peut pas concevoir – et pas seulement pour des motifs empiriques et psychologiques – de couleur sans surface colorée, on ne peut pas davantage concevoir – et il n'y a pas – de corps sans extension. C'est dans l'examen de ces « parties non-indépendantes » que prend consistance l'idée directrice des recherches logiques husserliennes. C'est en ce lieu que Husserl s'engage dans une direction différente de celle qui est admise traditionnellement au XX^e siècle, en logique. La logique ne se réduit pas à une suite d'assertions, plus ou moins évidentes – les axiomes – dont dérivent des théorèmes. En opposition à cette logique échafaudée *a priori*, la logique que vise Husserl *parce qu'elle prend justement son point de départ dans le problème de la non-indépendance relative de ces parties d'un objet est conduite à la question des connexions nécessaires entre les contenus d'une expérience possible*. C'est précisément là que l'on peut, à mon avis, situer l'apparition d'une véritable logique de matrice phénoménologique. *Ce n'est que sur la base de ces connexions et une fois celles-ci perçues dans leur nécessité que devient possible la formulation des lois, des lois a priori pour toute expérience possible*. S'il y a une logique pensable à partir de Husserl, c'est une logique de la relation, de l'entrecroisement et, pour reprendre une vieille expression, aussi vieille que la philosophie, une logique tout à fait originaire de la multiplicité. Aussi faut-il se garder de tenir pour première la logique propositionnelle standard avec ses connecteurs et ses règles, car, contrairement à ce qui constitue le *credo* dominant, la logique traditionnelle n'est *pas* balayée.

Après ces rappels inévitablement sommaires, j'en viens à ce qui constitue le point central de ma communication, et que l'on trouve dans le deuxième chapitre de la *Troisième recherche*. De manière assez étrange, le développement de la recherche ne suit pas un parcours linéaire ou pédagogiquement pertinent. Il débute par une série de théorèmes qui semblent accréditer la thèse que, selon Husserl, la logique mathématique constitue le modèle de référence. Husserl n'affirme-t-il pas, en effet, que « le passage progressif des formations conceptuelles et des théories vagues aux concepts et aux théories mathématiquement exacts est, ici comme partout, la condition préliminaire d'une vision pleinement évidente des rapports aprioriques et le postulat incontestable de la science »².

En réalité, les choses sont un peu plus compliquées. Il ne s'agit certes pas, à l'inverse, de récuser comme inadéquate, une présentation logico-formelle dans le style qui a prévalu au XX^e siècle. Mais prétendre commencer par là conduit, ou du moins risque fort de conduire, à des malentendus. Si l'on creuse un peu plus avant dans la lecture de cette recherche, on se rend compte que la pierre de touche se trouve juste après le passage cité.

Or il est facile de constater que la notion manifestement fondamentale de TOUT

2. E. Husserl, *Logische Untersuchungen. Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, II/1, III. *Zur Lehre von den Ganzen und Teilen*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, Siebte Auflage, 1993. Nous avons utilisé la traduction française de H. Elie, A.L. Kelkel, R. Schérer, *Recherches Logiques. Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, Troisième recherche : *De la théorie des tous et des parties*, Presses Universitaires de France, coll. « Epiméthée », Paris, 2005⁴, § 24, p. 75.

est introduite sur la base de la relation de *Fundierung* – ce qu’on traduit habituellement par fondation. Afin d’éviter toute confusion avec un autre concept qui intervient à un tout autre niveau, celui de *Begründung*, traduit lui aussi parfois par « fondation », je préfère conserver l’usage du terme allemand. La *Fundierung* se présente comme la véritable charnière, indispensable à la construction d’une logique phénoménologique. Ou pour le dire de façon plus logicienne, la relation de *Fundierung* est la notion primitive de la logique husserlienne. En tant que notion primitive, pas plus que les notions primitives de la logique mathématique classique, elle n’est susceptible d’une plus ample détermination formelle. Aussi, Husserl se borne-t-il à introduire au § 14 la notion de *Fundierung*, en renvoyant à la notion de non-indépendance, sans définition stricte et, au § 21, il répète qu’il s’agit d’une notion primitive, puisque la notion de TOUT elle-même doit être introduite au moyen de la notion de *Fundierung*. Il y a trois éléments qu’il faut souligner pour cerner d’un peu plus près cette notion :

- 1° La relation entre ce qui fonde et ce qui est fondé se décline en relation de fondation unilatérale ou bilatérale. Selon la première : *A fundiert B*, sans qu’à l’inverse *B fundiert A*. En revanche, dans la deuxième relation, *A fundiert B* qui à son tour *fundiert A*. Un exemple de ce deuxième type de *Fundierung* nous est fourni par Husserl lui-même : celui de la *Fundierung* bilatérale de la couleur et de l’extension dans une intuition unitaire. Du point de vue de la perception visuelle, il est inconcevable qu’il y ait une couleur sans extension, et *vice versa*, une extension sans couleur.
- 2° Les rapports de *Fundierung* peuvent comporter le caractère d’une propriété transitive. Selon le cas, on parlera de *Fundierung* immédiate ou médiate. La traduction formelle en est évidente : si *A fundiert B* et *B fundiert C*, alors *A fundiert* immédiatement *B* et *C* de manière médiate.
- 3° L’idée de fondation unitaire est pratiquement équivalente à la notion de TOUT. C’est-à-dire (§ 21) qu’une *Fundierung* unitaire est caractérisée par le fait que tout contenu est, directement ou indirectement, dans un rapport de *Fundierung* avec tout autre. Cela permet la manifestation la plus claire du caractère de notion primitive qu’il faut attribuer à la *Fundierung* : en fait, on définit un TOUT au sens strict, comme un agrégat d’objets enfermés par une *Fundierung* unitaire. Il convient de retenir ce concept : le TOUT est le résultat d’une fondation unitaire.

Mais, avant de préciser davantage les possibilités de la *Fundierung*, il nous reste encore à régler une question d’apparence assez triviale : s’agit-il là de l’unique manière de concevoir un TOUT ?

La réponse est non. Même s’il convient d’apporter une précision terminologique, celle que Husserl donne en passant au § 23, le TOUT – le *Ganz* – exprime une unité de fondation, mais rien n’empêche de pouvoir unifier des objets par une simple intention, par exemple perceptive. En ce cas on parlera d’*Inbegriff*, terme qui désigne, depuis B. Bolzano, un acquis essentiel de la logique. Ce mot est susceptible d’une double traduction possible, par « agrégat » ou bien « ensemble ». La

traduction par « ensemble » est correcte, d'autant plus que dans un travail ultérieur, *Expérience et Jugement*, Husserl emploie, pour désigner le même état de choses, le terme de *Menge*. Ensemble, donc. On peut, sans aucun doute, si l'on veut formaliser le discours, introduire le connecteur « et » (\wedge), qui exprime justement l'idée de composition. Je tenterai donc de résumer de la façon suivante la double possibilité d'unité dont nous disposons : nous avons un TOUT structuré par les rapports de *Fundierung*, mais nous avons aussi la possibilité de réaliser une autre unité, cette fois complètement indépendante de tout rapport aux « contenus », une unité de type catégorial qui procède d'une unification imputable exclusivement à ce que Husserl appelle la « forme de la pensée ». Il est évident que si l'on veut établir une relation entre la logique traditionnelle, la théorie des ensembles et une approche phénoménologique, c'est ce deuxième type d'unité qu'il faut creuser.

Quoi qu'il en soit et pour revenir à notre notion de *Fundierung*, il convient ici de mentionner un philosophe ou mathématicien qui en a fait l'un des thèmes centraux de ses propres investigations. Je dis « philosophe ou mathématicien », car sa « définition » m'a toujours posé problème ; aussi me suis-je résigné, et cela illustre assez bien ce qu'il convient d'entendre par *Fundierung* bilatérale, à le qualifier de « mathématicien et philosophe ». Je veux parler de Gian-Carlo Rota. Dans un article au titre suffisamment explicite – *Fundierung as logical Concept* – Rota instruit la question de façon tout à fait pertinente et pose les bases pour un emploi logique de cette notion. Je voudrais me limiter à quelques citations qui expriment bien son opinion :

La *Fundierung* est une relation constituée par deux termes : fonction et facticité. La facticité joue toujours le rôle de soutien de la fonction. Seule la fonction est « relevante ». Quant à la facticité elle désigne ce qui permet à la fonction de devenir « relevante ». [...] La *Fundierung* est une relation logique primitive, irréductible à une quelconque relation plus simple, telle, par exemple, celle entre deux étants matériels.³

La fonction est, certes, prédominante. Pour autant, on ne peut pas éliminer la facticité. Et, de fait, Rota enchaîne aussitôt :

La facticité est le support indépendant (*selbständig*) qui obscurcit la fonction qu'elle fonde. Mais, si nous éliminons la facticité, la fonction aussi disparaîtra avec elle.⁴

Cela me permet également de clarifier davantage le rôle décisif, que dans l'optique d'une logique phénoménologique, il faut attribuer aux moments non-indépendants. En fait, la facticité est tout aussi nécessaire que, au fond, indifférente. Ou, comme Rota ajoute :

Ce qui est vraiment important, à savoir les fonctions, est *unselbständig*.⁵

3. Gian-Carlo Rota, *Phénoménologie discrète, Ecrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Mémoires des Annales de Phénoménologie, Beauvais, 2005, pp. 30-31.

4. *Ibidem*.

5. *Ibidem*.

Cela, dûment transposé dans un milieu spécifique d'objets, veut dire que les rapports qui font l'objet d'une logique fondée sur la notion de *Fundierung* sont strictement indépendants de la facticité, même s'il faut qu'il y en ait au moins « une ».

Pour en venir de la manière la plus triviale à l'objet de la « composition musicale », entendue de la manière la plus élémentaire, il s'ensuit que les rapports de *Fundierung*, à un premier niveau analytique, devraient être interprétés comme des véritables fonctions dont la facticité – qu'il s'agisse de celle de la partition ou du timbre de l'instrument qui la joue ou de n'importe quoi d'autre – ne conditionne en rien les rapports de non-indépendance intrinsèques à la pièce elle-même. On peut d'ailleurs, comme le propose Rota lui-même, étendre plus loin la portée de la notion de *Fundierung*, et lui reconnaître une universalité telle qu'elle s'impose également dans l'analyse de la vie de tous les jours. L'idée de Rota est que tout objet n'est pas reconnaissable en tant que « facticité », mais bien plus comme porteur, à tout le moins potentiel, de fonctions possibles. Il propose à cet égard un exemple éclairant :

Le crayon, le papier et l'encre sont des outils que j'emploie quand j'écris ; ils sont normalement considérés comme des objets matériels. Mais cela est une erreur ; une parmi d'autres que nous sommes obligés de commettre pour nous faire comprendre. De fait, le stylo, le papier et l'encre sont des fonctions dans des relations de *Fundierung*. Le stylo avec lequel j'écris, ordinairement considéré comme un objet matériel, est, à strictement parler, immatériel en tant que fonction qui me permet d'écrire.⁶

Cela étant dit, il semble que la *Fundierung* nous livre un monde où elle joue un rôle qui comporte aussi bien certains caractères d'universalité – elle s'applique un peu partout –, que ce que j'appelle une consistance « horizontale ». Je m'explique : il semble que tous ces rapports soient tellement enchevêtrés que l'articulation d'un TOUT, surtout s'il s'agit d'une structure assez complexe, est, somme toute, assez « chaotique ». Il nous faut, dans une certaine mesure, établir à l'intérieur d'un TOUT, quelque « principe constructif », quelque hiérarchie. Pour sonder les limites de notre notion, il nous faut reprendre et utiliser la troisième détermination indiquée précédemment selon laquelle le rapport de *Fundierung* est susceptible d'itération. Pour considérer un exemple qui montre bien la structure « horizontale » de la *Fundierung*, prenons l'exemple de la mélodie. On peut, trivialement, soutenir que les sons en représentent les parties. L'intensité d'un son, elle aussi est « objectivement » partie d'une mélodie. Je pointe ce caractère « objectif » pour marquer que nous ne sommes pas en train de nous occuper de l'interprétation psychologique portant sur notre vécu d'écoute de la mélodie, sans pour autant lui nier une valeur phénoménologique importante. Car ce qui importe, du point de vue de la « logique phénoménologique », si vous me permettez cette locution, est le fait que, je cite Husserl :

[. . .] nous devrions avoir affaire tout d'abord au son, puis à son mo-

6. *Ibidem*.

ment qualitatif ; mais, en soi, c'est le son qui vient le premier dans le tout de la mélodie, tandis que sa qualité [intensité, timbre, bref « couleur musicale »] n'est qu'une partie ultérieure, médiate.⁷

Et cela, je le répète, peut être itéré. On pourrait donc formaliser par le biais de la notion de *Fundierung* l'ensemble des rapports de proximité ou de distance plus ou moins grandes au TOUT dont il est à chaque fois question.

On peut aussi essayer de combiner les résultats itératifs de la *Fundierung* avec l'idée de groupement catégoriel tel que nous l'avons caractérisée précédemment. On retrouve, je crois, un exemple de cette combinaison et des résultats qu'elle peut donner dans un passage assez obscur de la troisième recherche (§ 20), où Husserl traite de la forme générale de certaines connexions. Il avance l'idée que l'on peut étudier la « forme », le caractère général de certaines connexions là où la différence minimale de chaque membre de la même connexion est déterminée de manière univoque par la connexion elle-même. Comme exemple, il cite les configurations spatiales et les successions temporelles. Mais il en va ainsi de toutes les connexions qu'on peut caractériser comme des segments orientés, relevant d'un même genre, segments dont l'enchaînement conduisant au TOUT est construit, c'est-à-dire, comme il l'écrit, « partout, où il y a addition de segments ». Je ne rentre pas dans le détail, mais il est clair que cette idée de proximité plus ou moins grande par rapport au TOUT peut être formalisée. C'est-à-dire que les éléments des enchaînements dont on parle peuvent être caractérisés de manière précise l'un par rapport à l'autre. A ce sujet Husserl écrit :

[...] les concepts de voisin (= membre immédiatement connexe), de voisin d'un voisin, etc., nous donnent, après un complément facile à déterminer du point de vue formel, les degrés de l'« éloignement » et ne sont alors pas autre chose que les *nombres ordinaux* : premier, deuxième, etc.⁸

C'est dire que Husserl à la fin de ce paragraphe 20 affirme la possibilité de reconduire la définition du nombre ordinal à la forme – donc à une abstraction de niveau supérieur – d'un enchaînement ouvert où est fixé la direction de progression et, disons, la distance de médiation par rapport aux autres membres de la chaîne.

L'idée de phénoménologie génétique

Mais, mesurant le travail qu'il reste à accomplir, Husserl achève le § 24 par cette considération :

Ces idées ne veulent ni ne peuvent prétendre qu'à être de simples indications pour une théorie future des tous et des parties. Pour mener réellement à bonne fin la théorie pure que nous envisageons ici, il faudrait définir tous les concepts avec une exactitude mathématique et en déduire les théorèmes par des *argumenta in forma*, c'est-à-dire mathématiquement.⁹

7. E. Husserl, *III^e Recherche Logique*, § 19, p. 56.

8. E. Husserl, *Ibidem*, § 20, p. 60.

9. *Ibidem*, § 24, p. 74.

Selon Husserl donc, la tâche d'une logique adéquate à la phénoménologie est parfaitement possible et il s'agit, « tout simplement », d'y travailler. Dans une certaine mesure, Husserl nous indique un chemin à parcourir, une possibilité de travail. Mais, une fois ouverte cette possibilité, le travail de recherche qui reste à la phénoménologie pour ce qui concerne l'articulation d'une nouvelle logique – ce qui n'exclut pas que, en principe, la phénoménologie ait aussi d'autres champs de recherche – est tout sauf une question de détail. Autrement dit, ce premier déblayage de plusieurs problèmes n'a pas pour autant éliminé toute difficulté.

Le premier problème est que tout objet idéal saisi par cet *Einsicht – einsehen*, c'est voir par les yeux de l'esprit – requiert un complément essentiel. Car, jusqu'ici j'ai parlé d'une logique phénoménologique s'appuyant sur la notion de *Fundierung* qui est, en quelque sorte, proche d'une « conception horizontale » des relations logiques. Or bien qu'elle ait sans doute une utilité analytique, une telle approche reste « trop pauvre » lorsqu'elle se mesure au côté constructif des objets, surtout lorsqu'il s'agit d'objets structurés de manière complexe. En d'autres termes, je ne crois pas que l'on puisse tout édifier à partir de la *Fundierung*. C'est une notion qui doit, d'un point de vue phénoménologique, être intégrée. Oui, mais dans quoi et en quel sens ?

Pour le savoir, il faut revenir à ce que je disais tout au début, à savoir, que la phénoménologie est une science des essences. Pour expliquer, permettez-moi de recourir à une analogie informatique : de même que dans le système d'exploitation UNIX, comme on ne se lassait pas de répéter dans les cours d'informatique que j'ai suivis, tout se réduit à un fichier, c'est-à-dire à l'unité minimale de structuration des données, de même en phénoménologie, tout est un objet au sens phénoménologique, c'est-à-dire une unité porteuse d'une structure d'essence.

Par suite, il est clair que si nous visons l'essence des choses, des objets, nous nous situons sur le terrain de ce qu'on appelle une ONTOLOGIE. Or, la phénoménologie postule une ontologie aux caractères très généraux, l'ONTOLOGIE FORMELLE – portant sur l'objet ou le quelque chose en général – et, pour chaque complexion d'objets essentiellement significatifs, une ONTOLOGIE MATÉRIELLE ou RÉGIONALE. Chaque discipline « circonscrit », pour ainsi dire, un *eidós*, qui lui-même relève d'une vision d'essence commune ; elle décrit une région d'objets. Et pour chaque discipline, l'on peut établir une structuration interne de rapports de *Fundierung*, dont résulte le TOUT de cette discipline elle-même. Telle est la grande fécondité de la notion que je viens de caractériser ; mais la portée en est plus grande encore, car il est possible, dans une certaine mesure, de considérer cette relation comme la colonne vertébrale autour de laquelle viennent s'organiser les différentes *ontologies matérielles*. On peut tenter de structurer de manière en quelque sorte « ascendante » les différentes régions ontologiques matérielles. Nous obtenons ainsi une stratification d'objectivités d'ordre supérieur – les véritables *ontologies matérielles* –, de réalités reliées entre elles par des rapports de *Fundierung*. La difficulté d'une telle hypothèse réside en ceci que la *Fundierung* est, sinon dans la plupart de cas, du moins assez souvent, bilatérale – peut-être même faudrait-il introduire quelque chose comme une *Fundierung* multilatérale –,

or donc le risque est que dans la sphère dernière, appelons-la « monde », on se retrouve face à une simple juxtaposition d'ontologies régionales entrecroisées par des rapports multiples de *Fundierung* réciproque. Cela pourrait se révéler, à mon avis, utile pour tracer une sorte de cartographie, de « mappage » pour employer l'expression de Rota, des relations de *Fundierung*, mais ne permet guère de progresser dans la compréhension, tant du spécifique de chaque *ontologie régionale* que des relations de fondation réciproque qu'elles entretiennent mutuellement. En outre, et une telle préoccupation est typiquement phénoménologique, le risque est de retomber dans une forme de réductionnisme qui nous condamnerait à manquer ce qui ici est en jeu. Par exemple, établir une hiérarchie des sciences en vertu de laquelle chaque *ontologie matérielle* ne serait qu'un cas spécial d'une *ontologie matérielle* plus fondamentale. A notre époque, cela est introduit par la formule « rien d'autre que ». Par exemple, lorsqu'on affirme que la biologie n'est « rien d'autre que » de la biochimie, que la biochimie n'est « rien d'autre que » de la chimie, qui, à son tour, n'est « rien d'autre que » de la physique et ainsi de suite. Le risque est, en effet, de procéder à une sorte de réduction-abstraction à partir de la relation de *Fundierung*, que l'on considère alors comme l'alpha et l'oméga de tous les problèmes de nature logique intrinsèques à la phénoménologie. Pour le dire autrement, ma conviction est que la relation de *Fundierung* ne parvient pas à « faire système ». Elle n'arrive pas à justifier un passage bien structuré entre des objectivités d'ordre différent. Elle n'arrive pas à donner les raisons de la cohérence et surtout du caractère unitaire de notre expérience. Ou pour le dire encore de façon très schématique et simplificatrice par rapport aux analyses phénoménologiques que cela recouvre et présuppose, nous arrivons par ce biais tout au plus à comprendre, à formaliser certains moments du développement des relations entre les parties, mais nous n'arrivons pas à cerner les relations ou les modifications qui ont mené à une sorte de complétude certaines structures d'objets avec lesquels nous nous mesurons dans notre pratique quotidienne.

Pour m'expliquer, voici un exemple, assez risqué face à un tel public : à une certaine époque on dit d'une certaine complexion de sons qu'elle est une musique, alors qu'à d'autres époques cette même complexion – mais est-elle encore *la même* ? - n'est que du bruit. Or la question qu'il y a lieu de poser est relativement aisée : qu'est-ce qui fait la différence entre l'enchaînement temporel nommé « bruit » et celui qu'on appelle « musique » ? Peut-on se contenter de répondre qu'il s'agit d'une convention ? Et, en ce cas, qu'est-ce qui *soutient* cette convention ? Faut-il se résigner à parler tout simplement du hasard ?

C'est ce qui me conduit à dire que la relation de *Fundierung* est certes très pertinente pour caractériser les différentes couches du monde des objets à l'intérieur d'une même *Stiftung* (ou *institution symbolique*), articulant une partie de la réalité de manière, pour ainsi dire, « synchronique », mais qu'elle se révèle insuffisante et inadéquate dès qu'il s'agit de cerner complètement les différents moments suivant lesquels cette même réalité se structure. Pour le dire en termes imagés, la *Fundierung* est un outil excellent pour étudier les différentes *ontologies régionales*, mais elle ne donne pas la direction de l'évolution de ces mêmes ontologies ou de la trans-

position d'une *ontologie régionale* dans une autre. Bien qu'elle rende possible une caractérisation satisfaisante de la structure horizontale – mélodique – du monde des objets, et qu'elle puisse éventuellement éclairer des relations de « voisinage » entre différentes structures – donc à établir quelque chose comme une polyphonie –, elle ne permet pas de dire quoi que ce soit de décisif en ce qui concerne la structure verticale – harmonique – de ce même monde.

Plus généralement, quelle interprétation peut-on donner pour cette contingence structurelle qui semble envelopper comme d'un halo tout objet d'une expérience possible? Je cède, encore une fois, la parole à Rota :

N'importe quel objet eidétiquement constitué (en mathématiques nous dirions « défini ») dissimule *eo ipso* en soi le drame de son origine. Ce drame suit un itinéraire historique tortueux, à travers des souvenirs, des oublis et des refoulements, des cataclysmes et des reconstructions successives, des abîmes et des intuitions géniales, tout cela étant le support de toute objectivité.¹⁰

Je pense, pour ma part, qu'il faut prendre à la lettre cette suggestion, d'autant plus qu'elle est la clé de voûte d'un autre grand tournant, le dit tournant *génétique*, de la phénoménologie. Il nous faut donc essayer de mener une enquête au sujet de ces cataclysmes dont nous parle Rota. Plus précisément, il nous faut comprendre comment « se construisent » les objets dont nous nous servons tous les jours en notre pratique. De fait, comme la phénoménologie le répète inlassablement, les objets du monde sont des objets complexes, stratifiés et une analyse qui vise à l'éclaircissement des structures de la connaissance ne peut pas se passer d'articuler l'histoire conceptuelle des TOUTS, pour cette raison qu'il ne s'agit pas d'une simple histoire dépourvue d'articulation logique. Ces TOUTS, au niveau conceptuel où nous nous situons à présent, sont des *Stiftungen*, des institutions symboliques. Il est d'ailleurs évident que c'est en ce questionnement que l'on peut espérer trouver une réponse à la question assez triviale que j'ai posé précédemment : à une certaine époque on dit qu'une certaine complexion de sons qu'elle est une musique, à d'autres époques, cette même complexion est du bruit. Pourquoi?

Avant de nous engager dans une réponse, il nous faut préalablement prendre la mesure de l'étendue de l'investigation phénoménologique : il s'agit rien moins que de soumettre toute notre expérience à une investigation en vue d'une nouvelle théorie de la connaissance, en nous basant sur notre manière de penser et de concevoir les relations entre les objets. Mais, puisqu'il ne s'agit pas d'une métaphysique, il ne s'agit pas, pas non plus de fonder le monde à partir de quelque chose qui y soit, par principe, extérieur. Au contraire, il s'agit de s'enfoncer de plus en plus dans les couches les plus archaïques du monde lui-même. Telle est la condition préliminaire pour une phénoménologie génétique. Et une telle phénoménologie génétique prolonge et perpétue la recherche de ce que Husserl, à partir des *Recherches Logiques*, appelle des lois *a priori*. C'est pourquoi la première direction de travail est

10. Gian-Carlo Rota, *Phénoménologie discrète, Ecrits sur les mathématiques, la science et le langage*, op. cit. : p. 114.

celle qui conduit à une refonte critique de toute science, mathématiques y compris, et même, dans une certaine mesure, en premier chef, en vertu justement du rôle central qu'il faut leur reconnaître dans toute architecture de la connaissance. C'est principalement en ce sens que la phénoménologie soumet à l'analyse génétique les mathématiques. En elles aussi, il faut retrouver les cataclysmes et les refoulements dont Rota parlait parce que ceux-ci ont et participent à faire du sens. En nous en tenant toujours strictement au niveau de l'ontologie, il est évident qu'à la phénoménologie génétique, les résultats auxquels aboutissent les efforts des mathématiques ou de la logique mathématique, lorsqu'elles s'essaient à une théorie de la connaissance, apparaissent insuffisants. Que l'on pense à la théorie des ensembles – non, bien entendu, pour ce qui est de ses résultats, mais précisément du point de vue de la fondation elle-même. Le fait que, dans la théorie des ensembles, toute relation ait été phagocytée par les relations d'inclusion – \subset – et d'appartenance – \in – contribue à nous cacher ce dont il est question du point de vue génétique. Je m'en tiendrai aux suggestions de Rota qui suggère de puiser dans des relations à la signification ontologique primaire :

En grappillant dans la littérature phénoménologique, l'on pourrait proposer l'analyse de relations telles que : a manque de b , a est absent de b (nous invitons le lecteur à décrire selon des termes précis la différence entre l'absence et la classique « non appartenance »), a révèle b , a plane sur b (comme : « la menace de l'erreur plane sur la vérité »), a est implicitement présent en b , « l'horizon de a » et ainsi de suite.¹¹

Cela, comme je l'avais soutenu dans des travaux qui devaient constituer une thèse universitaire, n'est pas une prérogative de la seule phénoménologie. D'autres écoles, avant elle, avaient déjà relevé certains manques de l'approche traditionnellement ensembliste du problème de la fondation des mathématiques. Par exemple Brouwer, le père de l'intuitionisme, dans un article très court intitulé « Dissociation intuitioniste de notions fondamentales des mathématiques », avait montré la nécessité d'agrandir les limites des choses permises par la théorie des ensembles. Et, même en poursuivant un but différent, l'objectif de Brouwer qui était, dans l'article en question, de creuser une différence entre « vérité », celle-ci synonyme de nécessité et de rigueur mathématique, et « non-contradiction », il est possible de soutenir qu'il a montré ce faisant que certaines notions ensemblistes et/ou logiques méritaient d'être différemment articulées, sous peine de renoncer à toute une gamme de possibilités expressives. C'est dans la même direction que, me semble-t-il, nous poussent les suggestions de Rota et c'est aussi dans la même direction que doit s'engager l'activité phénoménologique.

Pour donner une indication de ce que peut être un usage fécond des conceptions intuitionistes, il est manifeste que les idées de « relation de fusion » et de « relation de recouvrement » avec les sous-relations qu'elles permettent de découvrir, peuvent, une fois dégagées du contexte précis où Brouwer les avait conçues, nous aider à créer cette synergie entre l'effort des phénoménologues et celui des

11. *Ibidem.*

mathématiciens.

Voilà où j'en étais de mes réflexions, lorsque Moreno m'a envoyé un e-mail pour m'inviter, je l'en remercie, à ce séminaire.